

24 images

24 iMAGES

La chaîne de la vie *La neuvaine de Bernard Émond*

Gérard Grugeau

Number 123, September 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5156ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2005). Review of [La chaîne de la vie / *La neuvaine de Bernard Émond*]. *24 images*, (123), 61–61.

La chaîne de la vie

par Gérard Grugeau

La rencontre du spirituel et du temporel a toujours été inscrite au cœur de la pensée tourmentée de Bernard Émond. Aux parcours individuels de personnages dévastés, avançant comme des aveugles dans le chaos infini de l'existence, se greffe chez le cinéaste l'angoisse d'un monde sans Dieu qui s'interroge sur l'idée du mal et le sens de la vie. Frisant le constat psychosociologisant, parfois timoré dans l'exploration du pouvoir de l'image, le cinéma de l'auteur de *La femme qui boit* et de *20 h 17 rue Darling* ne donnait pas toujours sa pleine mesure. Avec *La neuvaïne*, l'œuvre de Bernard Émond trouve enfin, dans une forme d'austérité poétique incantatoire, le bon «point d'optique» pour arpenner les territoires de la fiction. Une fiction ici superbement épurée, à la respiration tendue et mesurée, tout entière concentrée sur les enjeux philosophiques et esthétiques qui la taraudent. Une fiction au rayonnement diffus qui atteint une profonde vérité humaine – d'autant plus bouleversante qu'elle déserte de plus en plus notre cinéma – et autour de laquelle cristallise la mystique humaniste d'un auteur inquiet qui sonde scrupuleusement l'intime et le monde, l'individu et son temps.

Ce temps au présent aspiré par le vide, Bernard Émond ne l'aime guère, car il se délite sans repères, orphelin d'histoire, de culture et de transcendance. Ce temps qui agresse et isole, il faut le réconcilier avec lui-même. *La neuvaïne* scellera donc la rencontre de deux êtres que tout sépare en apparence. À travers Jeanne, la femme athée, médecin à la ville, prête à se jeter dans le fleuve pour échapper aux images obsédantes d'un trauma dévastateur, et François, le jeune homme de la campagne simple et croyant, qui entreprend une neuvaïne pour le salut de sa grand-mère mourante, ce sont deux mondes antinomiques qui se croisent aux abords du sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré dans les splendeurs automnales de Charlevoix. Ce lieu symbolique sera celui de la révélation, un peu comme le vil-



Photos: Pierre Dery

Une fiction superbement épurée, à la respiration tendue et mesurée.

lage de *Voyage en Italie* où une procession sauve le couple rossellinien de la perte. Il permet à l'anthropologue Bernard Émond d'enraciner son récit dans une mémoire séculaire, de rétablir les ponts avec un passé délaissé, voire ostracisé, et donc de sonner le rappel des origines dans la coulée du temps (la durée bergsonienne), de marquer une pause et de prendre acte pour la suite du monde. Ici, pas de nostalgie d'un Québec confit en dévotion dans une religiosité rétrograde. Plutôt un arrimage du temporel au spirituel et à l'éternité des jours pour redonner sens et grandeur à l'aventure humaine. Ce n'est pas la foi fervente de François qui arrache Jeanne à son néant, mais la beauté et la simplicité de ce qui les lie soudain dans la clameur étouffée du monde. Pour Jeanne, le rattachement à la vie se fera au cap Tourmente devant le spectacle étourdissant des oies en partance, dans l'éblouissement d'une nature vibrante, d'une terre charnelle presque sacralisée et passagèrement délestée de toutes les violences et humiliations. La chaîne de la vie qui relie les êtres et les choses peut alors se ressouder. Femme médecin, femme de science, Jeanne sauve un homme de la crise cardiaque et, après avoir veillé la grand-mère de François jusqu'à la mort, elle repart en paix avec elle-même, rassurée sur l'humanité d'un monde écartelé entre «la détresse et l'enchantement».

Dans *La neuvaïne*, Bernard Émond sculpte un temps cinématographique à la fois haché (structure en flash-back autour du passé traumatique) et suspendu comme une prière ou une confession (voix hors champ). Une sécheresse latente (jusque dans les dialogues) main-

tient constamment à distance toute effusion, sans jamais pour autant perdre de vue la figure humaine et son inscription charnelle – souvent frontale ou de dos – dans le cadre. L'harmonie spatiale que le cinéaste crée dans la composition de l'image emprunte volontiers à une iconographie religieuse dont la picturalité impassible interpelle autant les sens que l'esprit. Le profil ascétique de Jeanne sur fond de paysage qui sert d'affiche au film rappelle d'ailleurs les peintures de Piero Della Francesca, grand coloriste et auteur de traités de perspective et de géométrie. Incisive, la photographie de Jean-Claude Labrecque retrouve la consistance d'une «lumière-matière» qui poétise humblement l'espace tout en dotant le monde d'une majesté naturelle. En quête d'une transcendance perdue, Émond tisse l'«histoire sacrée» de Jeanne et de François comme une tapisserie. Par l'entrelacs et l'amplification des motifs narratifs, une litanie s'installe révélant peu à peu la beauté du geste. Dans cet écran somptueux qui ne sacrifie jamais à la séduction ornementale et où domine l'intelligence du regard, Élise Guilbault tout en désespoir rentré brille souveraine, comme un diamant noir constamment au bord de l'implosion. Face à elle, Patrick Drolet a la douceur et la force des anges. De la rencontre de leurs talents conjugués émane l'essence rassurante d'un monde provisoirement apaisé. **27**

Québec, 2005. Ré. et scé. : Bernard Émond. Ph. : Jean-Claude Labrecque. Mont. : Louise Côté. Son : Marcel Chouinard, Hugo Brochu, Martin Allard, Luc Boudrias. Mus. : Robert Marcel Lepage. Prod. : Bernadette Payeur. Int. : Élise Guilbault, Patrick Drolet, Denise Gagnon, Isabelle Roy. 97 minutes. Couleur. Dist. : K-Films Amérique.

Sortie : 26 août 2005.